

L'ÉQUITÉ



SRAADD / CQM

Volume 22, Numéro 1
Juin 2014

TABLE DES MATIÈRES

Mot de Réjean Richard, président	1
Le milieu communautaire trifluvien discute santé mentale, CDC	2
Pourquoi écrire le livre de sa vie, Yvon Blanchette	3
Sodokus	11
Mots croisés	12
Remerciements	13
Article donné par Yvon Blanchette	14
Prendre soin de ce qu'ils ont de plus précieux, La Tribune	17
Maladies mentales : Clara Hughes inspire la Canada à changer	19
Au Maroc des malades mentaux attendent d'être libérés de leurs démons	22
Un projet pilote pour aider les détenus souffrant de troubles mentaux	24
Soins psychiatriques aux sans-abri : du renfort pour le CHUM	25
De l'hôpital psychiatrique à la galerie d'art	27
Quand l'amour ne suffit pas	29
Oui le baril a (parfois) un fond	33
Le centre-masse	36
Les pots de margarine	38
Solutions Sodokus	40
Solution Mots croisés	41



SRAADD

CQM

Solidarité Régionale d'Aide et d'Accompagnement
pour la Défense des Droits en santé mentale
Centre de services - Réseau

Mise en page : Nancy Sicard
Impression et reliure : MODOC photocopie, Trois-Rivières
Distribution et publipostage : Nancy Sicard et bénévoles

Responsabilité des opinions émises dans L'Équité

Les opinions tenues dans cette publication appartiennent aux auteurs des textes et ne doivent pas être de nature raciste, sexiste, offensante, diffamatoire ou haineuse envers une personne ou un groupe de personnes en particulier. Les opinions qui y sont exprimées ne sont pas nécessairement celles de l'organisme qui pourrait, le cas échéant, s'en dissocier totalement ou en partie.

De votre président

Bonjour chers membres

L'été à nos portes, il fait beau et chaud.

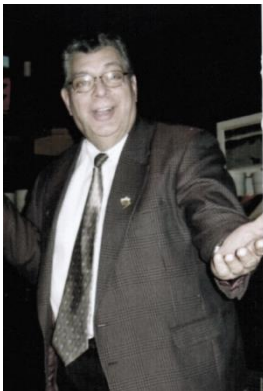
Sachez que les bureaux de la SRAADD restent ouverts tout l'été afin de continuer à bien vous servir. L'équipe de la permanence prend leurs vacances en rotation dans le but de continuer de vous aider dans la défense de vos droits sans interruption.

Par contre, à compter du 21 juin les vendredis, le bureau fermera à 12h00 et ce jusqu'après le fête du travail.

Notre assemblée générale annuelle a eu lieu le 21 mai et tout c'est très bien déroulé. Nous étions 30 personnes présentes lors de cet AGA 2014.

Je suis très heureux d'avoir été réélu comme président de la SRAADD, merci de me faire de nouveau confiance. Prenez note que le conseil d'administration fait relâche pendant l'été, mais nous serons de retour fin août.

Je vous souhaite donc un superbe été et profitez bien des belles températures pour faire le plein d'énergie et de soleil.



Réjean Richard, président

À la prochaine

Le milieu communautaire trifluvien discute de santé mentale Amélie Dubuc, directrice générale CDC-TR

Dans le cadre de la semaine de la santé mentale 2014

Trois-Rivières, le 9 mai 2014 – C'est hier que le milieu communautaire trifluvien s'est rencontré pour discuter ensemble de santé mentale. près d'une vingtaine d'organismes communautaires de Trois-Rivières se sont réunis au pavillon des Seigneurs à Pointe-du-Lac suite à une invitation faite par la Corporation de développement communautaire de Trois-Rivières (CDC-TR). Depuis quelques années, plusieurs organismes ont mentionné à madame Amélie Dubuc, directrice générale de la CDC-Tr, que de plus en plus de gens ayant une problématique de santé mentale fréquentaient leur organisme. Or, tous ne sont pas assez



ouillés ou informés pour bien soutenir ces personnes. Il était donc important que la CDC-TR, qui est le regroupement multisectoriel local des organismes communautaires trifluviens, organiser cette rencontre afin que tous les intervenants et intervenantes du milieu connaissent les ressources spécialisées en santé mentale et qu'ils puissent échanger entre eux sur cette réalité.





Pour cette occasion, six directions d'organismes communautaires trifluviens œuvrant spécifiquement avec des gens ayant une problématique en santé mentale ou leurs proches, étaient invitées à se présenter aux autres organismes présents, à démystifier ce qu'est la santé mentale ainsi que plusieurs préjugés et mythes qui y sont rattachés. Il

s'agit de Louise Garceau des Parents Partenaires, de Ginette Chapdelaine de la Lanterne d'Espoir, de Michaël Tilman du Réseau d'habitation communautaire de la Mauricie, de Geneviève Prévost du Service d'intégration au travail de la Mauricie (SIT), de Chantal Lefebvre du Traversier, centre de jour en santé mentale et de Raymond Leclair de la Solidarité Régionale d'Aide et d'Accompagnement en Défense des Droits en santé mentale Centre-du-Québec – Mauricie (SRAADD / CQM)

Les participants et participantes à cette activité ont donc acquis davantage de connaissances reliées aux organismes du territoire qui travaillent spécifiquement en santé mentale, en plus de mieux comprendre la réalité des personnes qui vivent avec une problématique reliée à la santé mentale. La CDC-TR quant à elle travaillera au cours des prochains mois à développer davantage de liens avec les partenaires du milieu pour qu'il y ait plus de travail fait en collaboration avec le milieu communautaire trifluvien concernant cette réalité. On peut penser par exemple à la Sécurité publique de la ville de Trois-Rivières.

Pour en connaître davantage sur la CDC-TR ou sur le milieu communautaire trifluvien vous pouvez consulter le site web de la CDC-TR au www.cdc3r.org

Pourquoi écrire le livre de sa vie Récit autobiographique, Yvon Blanchette

Lettre de maman

Shawinigan, le 22 février 1986

Cher Yvon, bonjour. Comment vas-tu? J'espère que tes doigts vont de mieux en mieux. Moi, ça va assez bien. Je suis bien contente que tu prennes ton épreuve comme cela. Je sais que tu vas y arriver avec ta grande foi et ton grand courage car, dans ce qui t'arrive, tu n'étais pas seul sur ce grand chemin de Trois-Rivières que tu as fait. Dieu était avec toi parce que je lui demande à tous les jours de t'aider. Mais souviens-toi : tu as été chanceux, mais ne recommence pas parce que tu aurais pu perdre tes doigts et même mourir sur la route. Dis-toi que toute la famille t'aime bien, mais comme tu le dis, ils ont leurs enfants et moi je ne suis pas à 100 pour cent. L'an passé, je n'aurais pas été capable d'aller avec toi, quand on est allé à l'hôpital, mais le bon Dieu était avec moi et il m'a aidée. Et depuis trois ans, tes sœurs ont eu aussi de grandes épreuves. Quand ce n'est pas toi qui étais à l'hôpital, c'était moi. Alors je te dis que c'est bien vrai que Dieu est avec nous.

Héloïse est venue faire mes impôts aujourd'hui, et je t'assure que sa petite ne me lâche pas d'une semelle. Elle était contente de me voir. À part cela, moi je vais à mes deux Âges d'or et mes deux soirs de pétanques, et le lundi à Albatros. Je suis pas mal occupée. Sur cela, je te souhaite une bonne santé et ça m'a fait plaisir que tu m'écrives. Tu viendras me voir quand tu seras sorti de l'hôpital. Si c'est Maurice qui y va, j'aimerais bien cela qu'il m'emmène. Bonsoir. Je pense souvent à toi mon grand. J'en ai seulement un grand, et je veux le garder. Bonsoir, Maman qui t'aime bien gros xxxxx

Déménagement

Un peu plus tard, je cassais mon bail sur la rue des Forges. Avec la permission et la bonne volonté du propriétaire, je fus libéré de ce bail vers le mois de mai. C'était un sous-sol qui devait, même le jour, être éclairé. Vu mon état maniaco-dépressif, à l'évidence il était préférable que je ne reste pas dans ce sous-sol. Je me mis donc à la recherche d'un appartement davantage adapté à mon état et à mes moyens financiers.



Je rencontrais, chez les Chevaliers de Colomb, un homme qui cherchait un colocataire. Comme il disposait de meubles pour deux, et que tous les frais pouvaient être partagés en deux, cela m'apparaissait financièrement très avantageux. Je me disais également : « enfin, la solitude va disparaître! » De plus, comme il avait environ vingt ans de plus que moi, cela m'aidait dans ma recherche de ce père perdu très jeune. Avec l'accordéon de papa, il jouait comme le faisait papa. Malheureusement, cet homme avait beaucoup de problèmes personnels, de sorte qu'après trois mois, je dus déménager de nouveau.



Cimetières

Vers mon trente-cinquième anniversaire (1986), il m'arriva une chose un peu spéciale. J'avais remarqué, qu'au cimetière St-Joseph de Shawinigan, le monument familial était tout défraîchi. Sur l'épithaphe de la famille Hamel, on avait de la difficulté à comprendre les dates et les noms. Aussi, un après-midi du mois d'août, maman vint avec moi, à la quincaillerie de Shawinigan, acheter de la peinture et un pinceau. Puis je me mis à la tâche. Je m'efforçais de retoucher les dates et les noms sur le monument. J'y passais tout un après-midi. Je m'usais la main sur la pierre rude et, en prime, attrapais un gros coup de soleil! Une fois mon travail terminé, il me sembla toutefois que le monument était pire qu'à mon arrivée. J'en étais fort triste. J'avais fait tout mon possible, sans vrai résultats hélas... Finalement, malgré tout, je me dis que j'avais passé un bel après-midi auprès de papa et de mes ancêtres Hamel, dans le calme du cimetière... Le gardien du cimetière, qui avait passé l'après-midi à entretenir le terrain, vit que je quittais l'endroit, visiblement déçu de mon œuvre. Il vint me voir et m'apprit que les monuments comme celui-là ne se *peinturaient* pas. Il m'expliqua que, sur un monument à la pierre lisse, on mettait de la peinture, et qu'ensuite on essuyait le monument. Alors les chiffres et les noms restaient peints à l'intérieur, et devenaient nettement visibles. Personne ne me fit jamais de reproches pour mon mauvais travail. Plus tard, je constatais néanmoins que le monument du lot des Hamel avait été remplacé par un monument neuf. Personne ne m'en avait averti. Cela devait en être ainsi.

Dans ma jeunesse, après le décès de papa, j'avais pris l'habitude d'aller souvent au cimetière, en cachette. Cela me faisait du bien de me rendre sur la tombe de mon père. Plus tard, surtout lors de mes délires mystiques, je me suis souvent promené dans des cimetières. J'éprouvais alors un grand calme. Il me devenait facile de retrouver les noms de personnes que j'avais connues tout au long de ma vie. Dieu m'aidait beaucoup lorsque je visitais ces cimetières, même l'hiver!

Révélation de la vierge Marie

Dimanche, le 20 juillet 1986 – Ça fait quelques mois que j'hésite à écrire dans un journal. J'ai rencontré un Père, Rosaire Larousse, au sanctuaire qui m'a suggéré d'écrire les phénomènes religieux qui se passent dans ma vie depuis que je suis tombé malade. J'ai demandé immédiatement de l'aide au curé Jean Parent, le même qui m'a aidé dans mon enfance et qui m'a marié. Selon moi, c'est lui qui m'a exorcisé des démons au début de ma maladie.

Je trouve très difficile de résumer ces choses étranges qui se sont passées depuis deux ans, c'est pourquoi je demande l'aide de Dieu, pour me guider. Je vais essayer de trouver toutes ces révélations de Dieu même si ce n'est pas dans cet ordre que les choses se sont passées. La plus grande révélation me vient de la Sainte-Vierge. Je ne me souviens pas trop comment, mais sa voix est venue en moi. C'est difficile à expliquer, cette voix est comme l'intuition que toute personne a en-dedans d'elle. Cette intuition, si on l'écoute, nous aide dans tous les moments de notre vie; c'est un guide et je crois très sincèrement que c'est la voix de Dieu. La Sainte-Vierge m'a dit 5 choses que moi j'appelle : « **5 mystères** » :

1. de partir un nouveau Conseil des Chevaliers de Colomb.
2. de remettre à ce Conseil les objets que j'ai remis au curé Jean Parent. Ces objets sont, à ma connaissance, mais il y en a peut-être d'autres que j'ai oubliés :
 - Le crucifix de mon mariage,
 - la croix très ancienne que j'avais trouvée dans le parc des Laurentides, tout près du Lac Cyriac,
 - trois balles de 30/06 de mon original,
 - une clé.
3. Que j'étais pour avoir une crise cardiaque à l'âge de 55 ans. Crise cardiaque veut peut-être dire crise d'amour? Je n'en suis pas certain, j'avais 34 ans lors de ces révélations. Cela voulait dire que dans 21 ans il se passerait quelque chose. 21 ans était l'ancienne majorité, peut-être que j'atteindrais une certaine maturité spirituelle à cet âge?
4. Que le prochain pape s'appellerait Pie X.
5. De terminer l'autoroute 55.
6. Que si ces choses n'étaient pas faites, il y aurait une guerre.

J'ai donc remis ces objets au curé Parent. Quelques années plus tard, j'ai été frappé par le fait que le pape Jean-Paul II remis à un évêque de Leiria-Fatima, au Portugal, la balle qui avait failli le tuer lors d'une tentative d'assassinat en 1981. Le prélat a fait enchâsser la balle dans une couronne de la statue de Notre-Dame, qui se trouve encore aujourd'hui dans la Chapelle des Apparitions.

Il faut dire que le pape nourrissait une dévotion toute spéciale à Notre-Dame de Fatima. Il s'est d'ailleurs rendu à Fatima trois fois durant son pontificat. L'attentat contre sa vie eut lieu le 13 mai 1981. C'était aussi un 13 mai, en 1917, que la Vierge était apparue pour la première fois, dans le village de Fatima, à trois enfants du village : Lucia dix ans et ses cousin et cousine, Jacinta et Francisco. Les trois enfants jouaient après avoir récité leur chapelet. Soudain, ils virent une brillante lumière. Tandis qu'ils descendaient la colline pour redescendre chez eux, une autre lumière se manifesta et ils aperçurent, au sommet de la colline, « une Dame plus brillante que le soleil lui-même, et qui tenait dans ses mains un chapelet blanc. » La Vierge demanda aux enfants de prier et de faire des sacrifices pour la conversion des pécheurs. Puis elle les invita à revenir au même endroit le 13^{ième} jour de chaque mois, pendant les cinq prochains mois. La dernière apparition de la Vierge eu lieu en présence de 70 000 personnes. La Vierge leur dit qu'elle était « Notre-Dame du Rosaire » et qu'une chapelle devait être construite en son honneur. Entre autres, la Vierge a averti Lucia qu'un conflit implacable allait éclater si les pécheurs n'arrêtaient pas d'offenser Dieu.

Jean-Paul II a toujours dit que, lors de l'attentat du 13 mai 1981, « une main céleste avait dévié la balle, » lui permettant de survivre. En mai 2000, le pape Jean-Paul II révéla que le « troisième secret de Fatima » était que Notre-Dame de Fatima avait prévu l'attentat au cours duquel il serait gravement blessé.

J'ai aussi essayé de fonder un conseil des Chevaliers de Colomb. J'ai demandé des conseils en ce sens à l'aumônier. Je lui ai aussi demandé de me donner la prière *Je crois en Dieu*, afin que je puisse l'apprendre. Il m'a remis un *Prions en l'église* et m'a averti que ce serait plus facile de fonder un conseil des Chevaliers de Colomb à Shawinigan-Sud. J'ai cessé toute demande à cet aumônier-là. J'ai décidé d'arrêter de délirer avec ces choses du Bon Dieu. J'étais fou, un point c'est tout.

Le rêve d'Isabelle

Vous vous souvenez sans-doute que ma tante Violette Blanchette m'avait offert un oiseau jaune pour mes cinq ans. Or le rêve de sa fille Isabelle, des années plus tard, était de posséder à son tour un petit oiseau identique. Ma tante Violette m'avait fait tellement plaisir en me donnant son oiseau que je voulus rendre la pareille à sa fille. J'ai trouvé un autre oiseau jaune pour elle chez mon ancien beau-frère de Shawinigan qui faisait l'élevage de serins jaunes. J'ai ainsi réalisé le rêve d'Isabelle. J'ai été très heureux de lui apporter, dans une petite boîte spécialement faite pour transporter des oiseaux. Dieu se servait de moi pour rendre Isabelle heureuse. Tout était préparé pour le serin jaune, même une belle cage sur pied. Il y avait là de l'amour, comme pour un enfant à naître.

C'est ce sentiment que les oiseaux jaunes sèment sur leur chemin. Il en ressuscite toujours d'autres. Ils m'ont même permis de sentir mon père Aimé vivant en moi.

Mais le serin jaune d'Isabelle tomba malade trois années plus tard. Ce jour-là, Isabelle m'appela en catastrophe : son serin était tombé de ses barreaux. Elle communiqua avec son vétérinaire, qui prédit que son serin était à l'agonie. Isabelle voulut absolument que j'aie chez elle. Quelques minutes plus tard, je constatais effectivement que le serin était vraiment mourant. Cela me fit mal. Mais je me devais de le cacher. Isabelle ne voulait pas que son serin jaune meure chez elle. Elle me demande d'apporter sa cage de plafond pour que je m'en occupe chez moi, ce que je fis. Rendu à la maison, j'accrochais la cage au plafond à la place de mon bouquet de fleurs. J'eus mal de le voir souffrir; j'hésitais pendant quelques secondes, me demandant si je devais mettre fin moi-même à ses souffrances. Je décidais de le laisser vivre au moins jusqu'à mon retour, en fin de soirée. C'est à ce moment-là que j'ai constaté qu'il était mort. Je me suis dit à moi-même : « On ne jette pas un oiseau jaune à la poubelle! » Alors j'ai pris la pelle de mon grand-père André Blanchette pour l'enterrer assez profond, pour qu'il puisse partir en paix. C'était facile pour moi de cacher mes sentiments lorsque la situation l'obligeait, mais il n'en demeurait pas moins qu'à cette époque, je pleurais souvent en dedans.

« Le 24 juin 1993

PREMIER SAMEDI DU MOIS, CHAPELLE ST-ANTOINE, Trois-Rivières

Mémo destiné à Yvon Blanchette, auxiliaire-bénévole

Tâche de l'auxiliaire :

1. Dès la veille du 1^{er} samedi, ou le matin même du samedi avant 9 heures : installer dans le sanctuaire la statue de Notre-Dame de Fatima qui se trouve dans le bureau du Musée Frédéric-Janssoone. S'entendre avec le conservateur du musée pour les clefs du bureau et de la porte qui donne accès à la chapelle.
2. Déposer la statue sur une petite table au pied de laquelle on dispose un arbuste vert, rappel du petit chêne-vert de la Cova da Iria.
3. Rapporter la statue au bureau du musée le samedi soir, ou encore le lundi matin avant 9 heures, et remettre table et arbuste là où on les a pris.
4. En cas d'empêchement, l'auxiliaire avertira le sacristain.
« MERCI BIEN! »



Mon père Noël spécial

La période de Noël est souvent une période difficile pour les psychiatisés... Souvent, en raison d'une grande pauvreté matérielle et d'une grande solitude, la seule consolation peut se retrouver dans les souvenirs heureux. Ces beaux souvenirs deviennent leur seule richesse. Pour ma part, j'ai passé trois Noël à l'hôpital, dont deux en psychiatrie. J'en garde tout de même de bons souvenirs. Mais ce Noël-là fut vraiment spécial. J'étais atteint, depuis l'âge de 38 ans environ, d'angine de poitrine sévère. Avec les années, mon état de santé cardio-vasculaire s'était aggravé au point où même ma médication cardiaque était rendue insuffisante. Mon cardiologue m'avait même prescrit des *patches* de nitro pour le cœur au-delà de la durée de temps prévu... En hiver, dès que je sortais à l'extérieur au vent et au froid, malgré ma médication cardiaque, je devais utiliser ma pompe de nitro. Mes symptômes cardiaques se manifestaient par un puissant serrement au cœur, accompagné de la souffrante sensation d'avoir plusieurs aiguilles dans mon cœur. Heureusement, avec les trois jets maximum de ma pompe, tout disparaissait, à ma très grande satisfaction. À ce moment-là, je n'envisageais pas la mort, tout en demeurant prêt devant Dieu et essayant chaque jour d'avoir une vie exemplaire.

En 1993, j'avais quarante-quatre ans. Cette année-là, comme toutes les autres années, mon père Noël spécial vint faire son petit tour. Je faisais du bénévolat dans une foyer de personnes âgées pour le souper et la veille de Noël. Un joueur de violon et d'accordéon passait dans toutes les chambres du foyer pour jouer leur air favori aux résidents cloués au lit qui, par le fait même, ne pouvaient assister au réveillon de Noël, à la cafétéria et dans la grande salle de loisirs. Même si j'étais psychiatisé et très pauvre, j'avais au moins la joie de donner à des personnes plus démunies que moi. Plusieurs espéraient avoir la chance de revivre encore au moins une autre année, un autre Noël sur la terre...

Ce soir-là, je revins à la maison familiale vers 22h30, après avoir vécu une autre euphorie de Noël. J'étais fatigué, heureux et mélancolique à la fois. Depuis ma séparation avec Marie-Agathe et ses enfants, je n'avais plus passé de Noël en étant vraiment heureux. Après le gouter de Noël et les salutations d'usage, maman nous a gardés à coucher, ma sœur Héloïse et moi. Dès mon coucher, une crise d'angine de poitrine m'attaqua, et elle ne fut pas soulagée par les trois inhalations de nitro permises. Pour la première fois, je réalisais le grand danger qui me guettait. J'avisais immédiatement Héloïse de faire venir une ambulance. Environ dix minutes plus tard, deux ambulanciers arrivèrent et me donnèrent de l'oxygène, ce qui me procura un grand soulagement physique et moral. À mon arrivée à l'urgence, je fus pris en charge par les médecins et gardé sous observation aux soins intensifs.

Vers 5 heures du matin, dans la nuit de Noël, un cardiologue vint m'annoncer que j'avais fait un infarctus. Après quatre semaines, on me transféra à l'Institut de cardiologie de Montréal pour y subir trois pontages coronariens. Durant cette période, j'ai supplié Dieu de me donner un peu de temps encore sur la terre. Malgré le fait que je n'étais pas heureux complètement, je conservais toujours mon très grand instinct de survie.

Le 25 janvier 1994, je subis trois pontages coronariens, avec succès. Le 31 janvier, je reçus mon congé et demandais à maman si elle pouvait venir me chercher. On vint me chercher avec une grosse voiture moderne. J'eus le privilège de m'asseoir sur la banquette avant. J'étais dans un état de très grande faiblesse. Je ne savais pas qui avait payé pour le voyage, mais je me sentais privilégié et redevable de cette bonté. Je l'apprécie encore plus aujourd'hui. J'avais la sensation de recevoir un cadeau digne d'un pauvre.

Endroits où vous pouvez vous procurer une copie du livre :

Bibliothèque de COMSEP
Bibliothèque du Traversier
Bibliothèque Gatien Lapointe (Trois-Rivières)
Bibliothèque Maurice Loranger (Cap-de-la-Madeleine)
Bibliothèque Aline Piché (Trois-Rivières-Ouest)
Musée Père Frédéric
Sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine

Librairie L'excèdre
910, boul. du St-Maurice 20\$
819-373-0202

L'imprimatic
Boul. des Récollets 20\$
819-371-2674





Règle du jeu : vous devez tenter de remplir chacune de ces quatre grilles avec les chiffres de 1 à 6, de manière à ce que :

- ✓ Chaque ligne contienne tous les chiffres de 1 à 6;
- ✓ Chaque colonne contienne tous les chiffres de 1 à 6;
- ✓ Chaque bloc de 3 X 2 contienne tous les chiffres de 1 à 6.

Jeu 1

1					
	6	4			
		5		3	
	3		1		
			3	6	
					4

Jeu 2

		3			4
				3	
		4		1	
	5		4		
	2				
6			2		

Bonne chance
et bon
divertissement

Jeu 3

1		3			
	4				
6			4		
		2			6
				3	
			6		1

Jeu 4

			3	5	
		5			4
1			6		
		6			3
6			4		
	4	1			

Solutions à la page 40

Mots croisés

Solution à la page 41!

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												■
2							■					
3					■					■		
4			■						■			
5								■				
6				■							■	
7		■					■				■	
8					■				■			
9			■					■				■
10						■						
11	■									■		
12					■						■	

HORIZONTALEMENT

- Action de mettre des bestiaux à l'herbage
- Loutre de mer – Partisan de l'arianisme
- Un mets – Choisit – Lac du Soudan
- Rigolé – Propagée – Et cetera
- Contraire à la loi – Lisière de forêt
- Guère – Œuvre de Virgile
- Hellène – Qui a vu le jour - Tour
- Épaissie (sauce) – Atome portant une charge électrique - Possessif
- En les – Parcourues de yeux - Substantif
- Mollusque appelé usuellement couteau – Pape en 310
- De la tribu de Lévi - Article
- Fiesta – Consommer - Conjonction

VERTICALEMENT

- Irrités
- Astre qui brille dans le ciel - Reculé
- Jeune danseur à l'opéra – Petit traîneau – Terme de tennis
- Petit vent frais de doux – Résumé écrit
- Bradype – Entre la Grèce et la Turquie – Étoffe d'une seule couleur
- Divination qui s'opère en jetant de la poussière sur une table – Non dit
- Chauve - Hardies
- Arbre voisin du houx – Arrose l'Engadine - Avachi
- Époque – Poème lyrique – Notre-Seigneur
- Négation – Époque – Fête de la Nativité
- Abri portatif – D'une expression sign. Au moment où la nuit arrive
- Ils font bombance - Appartient

Remerciements

Bonjour Monsieur Saint-Amant

Je vous confirme que j'ai reçu votre lettre que vous avez fait parvenir à l'agence de collection..... Je veux par la même occasion vous remercier de votre aide si précieuse que vous avez eu envers moi ceci me touche beaucoup.

Il m'aurait été sûrement beaucoup plus difficile sans vos bons conseils. J'en profite aussi pour vous dire merci pour tous ceux qui ont oublié de vous dire merci pour votre travail dans le domaine de la santé mentale.

Merçi

Bonne journée

Jacques

Bonjour

Juste prendre ce moment pour remercier Maitre Pierre Saint-Amant pour m'avoir guidé au travers les différentes étapes pour pouvoir obtenir mon statut de solidarité sociale (contrainte sévère à l'emploi).

Oui mon dossier médical parlait de lui-même, mais sans l'aide de Maitre Saint-Amant et de Madame Marie-Josée Lapointe, je n'aurais pas pu me préparer à affronter la machine gouvernementale.

Bien à vous

Claude

Madame Michelin

Au nom de tous les membres du comité de formation du CSSS-TR, nous vous présentons nos plus sincères remerciements pour la présentation de votre organisme donnée le 13 mars 2014.

Nous avons eu droit à une excellente rencontre et nous avons reçu des commentaires très positifs de la part des participants. Nous vous remercions d'avoir généreusement contribué à la réalisation et l'intégration de meilleures pratiques d'intervention en santé mentale.

Nous vous prions de recevoir, Madame Michelin, nos salutations les plus distinguées.

Catherine, Martine, Annie et Josée, Membres du comité formation CSSS-TR

Article donné par Yvon Blanchette

ÊTES-VOUS ANGOISSÉS, OBSÉDÉS?
ÊTES-VOUS DÉPRIMÉS
INSOMNIAQUES
NERVEUX?

SI OUI, RESTEZ COMME VOUS ÊTES
PARCE QU'IL EST FORT POSSIBLE
QUE VOUS SOYEZ
TOUT À FAIT NORMAL

Dr. Casimir Dabrowski, psychiatre

« Salut à vous, psychonévrotiques!

Car vous ressentez l'anxiété du monde, son étroitesse et pourtant son assurance sans limites.

Pour votre mésadaptation à « ce qui est » et votre adaptation à « ce qui devrait être, » pour vos possibilités immenses non réalisées.

Pour ce qu'il y a de prescient, d'inédit, l'infini en vous.

Pour la solitude et l'étrangeté de vos voies.

Salut à vous! »

L'auteur de ce texte n'est ni un poète, ni un fou, du moins au sens traditionnel du terme, mais un psychologue « sérieux, » auteur d'une théorie importante en psychologie, Monsieur Casimir Dabrowski.

Si vous êtes sûrs de vous-mêmes, si vous vous sentez en sécurité, si vous n'êtes pas anxieux, si vous n'éprouvez ni inhibitions, ni infériorité, si vous obéissez à votre raison, si vous êtes capables d'être objectif avec vous-mêmes ou avec les autres, bref, si votre comportement est équilibré et « adulte, » vous êtes pour la psychologie traditionnelle un homme on ne peut plus normal.

Pas pour M. Dabrowski.

Pour ce psychiatre, la personne mécontente d'elle-même, qui se sent inférieure à ses possibilités, qui a des inhibitions, des angoisses, des dépressions, des insomnies et même des obsessions a des chances d'être plus saine qu'une autre personne considérée normale.

« Je me désintègre »

« Tout craque, je suis angoissé, c'est comme s'il n'y avait plus rien de solide en moi, cela se défait, je m'enfoncé, je suis démolé, j'ai peur, je vais exploser, je me désintègre. »

La personne qui vit cela sent que « quelque chose en elle s'est produit. »

Elle est à la fois fascinée et horrifiée par le mystère qu'elle recèle.

Elle devient attentive à elle-même et perçoit le monde d'une façon différente, souvent étrange.

Pour le professeur Dabrowski, c'est probablement là le début d'une désintégration positive de la personnalité.

La personne se défait alors de sa vieille peau pour accéder à une nouvelle forme d'intégration de sa personnalité.

Le passage d'une étape à l'autre ne se fait pas sans difficulté.

La personne, à un moment donné, consciemment ou non, commence à se sentir à l'étroit dans les limites de sa personnalité.



Elle cherche donc à briser la routine, à faire éclater les barrières.

Elle veut profondément être plus qu'elle n'est actuellement.

Cette insatisfaction profonde et cet état d'achèvement, selon M. Dabrowski, produisent dans bien des cas la névrose.

La névrose n'est pas une maladie

La psychologie nous a appris à distinguer ce qui est normal de ce qui ne l'est pas.

On apprend par exemple que le « juste milieu » en toute chose est la forme idéale de normalité alors que toutes les formes de comportements excessifs ou non dominés par la raison présentent des caractères maladiés.

Pour la psychologie, l'homme adulte est donc un être achevé dont l'équilibre consiste à se tenir dans une sorte d'après-deux.

C'est à cela que l'on reconnaît l'homme parfaitement adapté, bien intégré, normal.

Par contre, toute conduite étrange, « pas comme les autres, » est perçue comme inadaptée, désorganisée, désintégrée.

« Contrairement à cette idée, nous dit M. Dabrowski, nous prétendons que l'inadaptation, ou si vous voulez la désintégration de la personne par la névrose, n'est pas nécessairement une maladie comme on l'a cru jusqu'à présent, mais quelque chose d'essentiel à son développement.

Regardez les grands phénomènes biologiques, physiques ou même politiques, et vous trouverez dans toute l'évolution cette phase de décomposition nécessaire à l'avancement de la vie.

Les phénomènes psychiques ne font pas exception. »

C'est toujours difficile de passer par des périodes de dépression, d'angoisse, de souffrance, même d'obsession, mais il faut savoir que la plupart du temps c'est en vue d'un plus grand bien.



Prendre soin de ce qu'ils ont de plus précieux La Tribune, Camille Dauphinais-Pelletier – 7 avril 2014

À l'occasion du brunch bénéfique de l'Association des proches de personnes atteintes de maladies mentales de l'Estrie (APPAMME), la présidente d'honneur de l'évènement, Hélène Boissonneault, a témoigné de son expérience avec la dépression, mais surtout du soutien que ses proches lui ont apporté.

« Je sais comment c'est difficile de trouver des ressources lorsqu'on est atteint d'un problème de santé mentale. Malheureusement, ceux qui sont autour de nous en manquent davantage. » Sans ses proches, dit-elle, elle ne serait probablement plus là aujourd'hui. « Vous qui êtes près de ces personnes qui vivent un trouble de santé mentale, vous êtes ce qu'ils ont de plus précieux, » affirme celle qui est notamment fondatrice du site www.parlonsdepression.com

La conférencière invitée lors du brunch, la psychiatre Johanne Dumoulin, confirme l'importance de ceux-ci. « La meilleure façon de soigner les gens qui ont des problèmes de santé mentale c'est de le faire en équipe, et les proches aidant font partie intégrante de cette équipe, » dit-elle.

Or, il n'est pas toujours facile de faire partie de ce cheminement. « C'est très souvent difficile. Les proches sont ceux qui connaissent le plus la personne qui est malade. Ils sont souvent au centre du traitement et fournissent tout autant du soutien émotionnel que de l'assistance pratique. »

En effet, en plus d'épauler leurs proches souffrant avec tout ce qui concerne directement leur maladie comme la gestion de leurs symptômes, de leurs traitements, de leur anxiété ou de leur dépression, les aidants se retrouvent souvent à aider avec ce qui découle de la maladie. Par exemple, en hébergeant un proche rendu incapable de vivre en logement ou encore en l'aidant financièrement.

Certains auront tendance à mettre leur vie sur pause pour prendre soin de leur proche atteint ou encore de culpabiliser. « Être proche, ça veut souvent dire être continuellement inquiet. »

C'est pourquoi il importe de les informer sur les différentes maladies, les traitements, les techniques de résolution de problèmes et de communication ainsi que de les aider « à rendre plus réalistes leurs attentes par rapport à leurs proches, à redéfinir leur relation avec leur proche.

Mais à travers tout ça, affirme Mme Dumoulin, il y a des aspects positifs. « Si on reçoit le soutien nécessaire, cette expérience-là peut nous mener à réviser nos priorités, à être une meilleure personne. À faire des rencontres et à vivre des expériences nouvelles, voir à trouver un nouveau sens à la vie.

En plus d'avoir recours à l'APPAMME, Mme Dumoulin conseille de « contacter le médecin ou un intervenant de l'équipe pour demander à être impliqué dans le traitement du proche. »

Plus de soins à domicile?

La santé mentale est un thème qui n'a pratiquement pas été abordé au cours de la campagne électorale. « Les personnes atteintes de maladies mentales sévères ne revendiquent pas, ce sont des électeurs silencieux, » fait remarquer Mme Dumoulin.

Or, l'accent mis sur les soins à domicile pour les aînés lui semblerait tout aussi pertinent chez les personnes atteintes de maladies mentales. Souvent, certains vivent chez eux, avec des problèmes d'autonomie. Ils ont peine à s'occuper de leur logement, à faire des études, à travailler ou encore vivent de l'isolement social. « Ces gens-là auraient besoin de soutien pour pouvoir développer leur plein potentiel, » résume Mme Dumoulin.

Région 04: Mauricie/Centre du Québec

PAME CENTRE DU QUÉBEC

Téléphone: 819 478-1216

Courriel : apamedr@cgocable.ca

LE PÉRISCOPE

Grand-Mère

Téléphone: 819 729-1434

Courriel : le.periscope@sh.cgocable.ca

LA LANTERNE D'ESPOIR

Trois-Rivières

Téléphone: 819 693-2841

Courriel : lalanterne@cgocable.ca

ASSOCIATION LE PAS

Victoriaville

Téléphone: 819 751-2842

Courriel : lepas@cdcbf.qc.ca

LE GYROSCOPE

Louiseville

Téléphone: 819 228-2858

Courriel : gyroscope@cgocable.ca

LA PASSERELLE

Drummondville Bécancour

Téléphone: 819 233-9143

Courriel : lapasserelle@tlb.sympatico.ca



Maladies mentales : Clara Hughes inspire le Canada à changer La Tribune, Chloé Cotnoir – 29 mars 2014



Malgré les conditions printanières maussades, Clara Hughes poursuit son tour du Canada en vélo visant à sensibiliser les gens aux maladies mentales. Vendredi, l'athlète olympique était de passage à Sherbrooke après avoir traversé les 150 kilomètres séparant Montréal de Sherbrooke sous la neige et la pluie.

Pourtant, c'est avec un sourire lumineux que la détentrice de six médailles olympiques en cyclisme et en patinage de vitesse s'est présentée devant les Sherbrookoïses réunies au centre Julien-Ducharme à l'occasion d'une soirée organisée dans le cadre du Grand tour de Clara.

C'est grand tour, c'est un périple à vélo de 110 jours sur 12 000 kilomètres qui a commencé à Toronto le 14 mars. Et tout au long de ces nombreux kilomètres, l'athlète olympique s'arrête dans les communautés pour discuter de maladie mentale. Pour son arrêt à Sherbrooke, elle était toutefois accompagnée du patineur de vitesse Gaétan Boucher, son mentor. « J'ai commencé à avoir des problèmes à neuf ans alors que je vivais une enfance difficile avec un père alcoolique. À 16 ans, j'ai quitté l'école et j'ai consommé beaucoup de drogues et d'alcool. Puis, un soir, j'écoutais la télévision et j'ai vu Gaétan Boucher lors d'une épreuve. C'était magnifique et c'est à ce moment que je me suis dit : voilà c'est ça que je vais faire de ma vie, » raconte Clara Hughes qui a tenu à faire sa conférence en français.

Elle a donc commencé à pratiquer le patinage de vitesse, puis le vélo, et en seulement six ans, elle se rendait aux Jeux olympiques d'Atlanta. Malgré les médailles qu'elle y a récoltées, l'athlète sentait un énorme vide en elle. « Après deux ans, un médecin de l'équipe nationale s'est rendu compte que je n'allais pas bien, que j'avais besoin d'aide. Avec beaucoup d'aide et de support j'ai réussi à m'en sortir. »

À la suite de cet épisode sombre, Clara a pris part à trois jeux olympiques en 10 ans. « J'avais plusieurs occasions de festoyer et de témoigner ma fierté, mais peu d'occasions de parler de ma souffrance. Avec Bell Cause pour la cause, j'ai eu la chance de dire que j'avais un historique de dépression et que ma famille a un historique de maladie mentale. il faut en parler. »

Quatre ans après le début de la campagne de sensibilisation, Clara Hughes est heureuse de constater que l'on parle de plus en plus de cette maladie qui touche des milliers de personnes. « J'espère qu'avec 12 000 kilomètres de rencontres, on va réussir à effacer le stigmate de la maladie mentale. C'est mon plus grand rêve, plus grand que tous mes rêves olympiques, » a soufflé l'inspirante athlète qui a reçu ovations debout à son arrivée comme à son départ de la salle. « Je crois vraiment dans les jeunes Canadiens. J'ai la chance de les rencontrer et je suis convaincue qu'ils peuvent changer leur pays. J'espère que cette aventure pourra inspirer des changements.

Je crois que nous pouvons être le meilleur pays du monde quand il est question de soutien et de comprendre les maladies mentales. Je crois en nous et c'est quelque chose que les Canadiens méritent. »

Clara Hughes roule « pour la cause » Le Nouvelliste, Louis-Simon Gauthier – 1^{er} avril 2014



Si la foule à Ottawa manifeste sa joie aussi bruyamment que les élèves du Collège Marie-de-l'Incarnation l'ont fait en voyant Clara Hughes, un puissant séisme pourrait être ressenti le 1er juillet prochain dans la capitale fédérale!

Plusieurs témoins le confirmeront, la cycliste a eu droit à un accueil digne d'une rock star, lundi matin au CMI. Tantôt attentif, tantôt hystérique, l'auditoire a réservé une salve d'applaudissements à celle qui a remporté plusieurs batailles dans sa vie, ce qui lui a permis de gagner six médailles olympiques dans deux disciplines différentes.

Plus important encore, l'athlète originaire de Winnipeg a réussi tous ces exploits en dépit du fait qu'elle vit avec la dépression. Sa tournée pancanadienne, « Le Grand Tour de Clara, » s'est arrêtée en Mauricie au cours des derniers jours. La région constitue l'une des nombreuses étapes du périple, amorcé à Toronto le 14 mars et qui prendra fin à Ottawa lors de la fête du Canada. En 110 jours, Clara Hughes prévoit pédaler près de 120 000 km. L'objectif : enrayer la stigmatisation associée aux maladies mentales.

« Avec l'accueil que j'ai reçu aujourd'hui ici, je pense que le message a passé, » a-t-elle lancé, après avoir traversé la haie d'honneur dans le stationnement de l'institution. « Oui, je suis une femme qui a connu beaucoup de succès en cyclisme et en patinage de vitesse, mais je suis d'abord quelqu'un qui a réussi à vaincre de gros problèmes et qui continue de vivre avec la dépression. C'est d'ailleurs plus important de se battre contre les préjugés associés à ces maladies que pour des médailles. »

Enfance difficile

Clara a vécu de grands bouleversements durant son enfance. Un père violent et alcoolique, une situation familiale instable et des problèmes à l'école ont compliqué son adolescence. À 16 ans, elle abandonnait tout. « J'ai vu des choses traumatisantes, nous en avons souffert chez moi. Puis, un soir à la télévision pendant les jeux de Calgary, j'ai vu Gaétan Boucher en patinage de vitesse. À ce moment, je savais que j'allais devenir comme lui, » racontait-elle, en s'exprimant parfois en anglais, parfois en français.

La jeune Clara a ainsi trouvé sa voie. Un jour, un entraîneur en cyclisme la remarque. Incisif, il lui fait comprendre qu'elle mise sur un grand potentiel et pourrait même devenir une cycliste de niveau international. « À 19 ans, j'ai cumulé 23 000km sur route. Le coach me poussait, c'était très dur. Malgré ça, je ne me sentais pas bien, j'avais l'impression que je n'étais pas assez bonne. J'avais peur. »

Aux jeux olympiques d'Atlanta en 1996, elle récolte deux médailles de bronze, devenant ainsi l'idole de plusieurs jeunes adeptes de vélo. « Je reviens chez moi et la dépression commence. La honte et la peur se mélangeaient. J'avais une sœur bipolaire, un père violent et moi, je découvrais que j'étais dépressive. Je me sentais perdue. Un médecin de l'équipe nationale s'est rendu compte de tout cela deux ans plus tard. Avec l'aide et le support, j'ai réussi à m'en sortir. Mais ce fut long et difficile. »

La plus grande erreur, selon Clara Hughes, est de croire qu'on peut traiter ces maux seul. « C'est comme le cheminement d'un athlète, c'est impossible d'y parvenir en solo. »

Après Atlanta, elle est montée sur un podium olympique à quatre reprises en patinage de vitesse longue piste. Porte drapeau du Canada à Vancouver 2010, elle a annoncé son retour en cyclisme en vue des Jeux de Londres, où elle a su s'illustrer malgré ses 39 ans. « Je devrais travailler avec un psy pour toute ma vie. Aujourd'hui, je n'ai pas honte d'en parler. C'est ce que tous les gens aux prises avec la maladie mentale doivent comprendre. »

Carnet de notes

Audrey-Anne Dufresne, l'une des meilleures cyclistes de son âge au Québec, s'est attirée les éloges de Clara Hughes pendant la conférence. « Disons que ça me donne le goût de continuer. Son discours était inspirant, ça prouve qu'on doit s'accrocher. »

Éducatrice spécialisée au CMI, Julie Boisvert était également heureuse du message livré par l'olympienne. « C'en était un très honnête. On peut l'appliquer à d'autres domaines pour tous les jeunes. »

On a remis, à la fin de la conférence, la médaille des Ursulines à Clara Hughes. Avant qu'elle ne prenne la route pour Valcartier, trois adolescentes de l'école ont entonné Stronger, de Kelly Clarkson. Une chanson de circonstance qui a clôturé une belle activité.



Au Maroc, des malades mentaux attendent d'être libérés de leurs démons La France Presse, Simon Martelli – 11 avril 2014

Des cris déchirent de temps à autre le silence pesant du mystérieux mausolée de Bouya Omar, au Maroc. Derrière les hauts murs, des âmes troublées de malades mentaux attendent d'être délivrées des « démons » qui les possèdent.

Des centaines de Marocains que leurs proches croient tourmentés par des esprits, depuis des schizophrènes jusqu'aux drogués, ont été confiés par leur famille à Bouya Omar afin d'être exorcisés : la légende prête des pouvoirs magiques à ce marabout du XVI^e siècle, enterré sur place et dont l'esprit règnerait toujours sur les lieux.

Mais beaucoup se demandent ce qui se passe à l'intérieur du sanctuaire. Des malades mentaux sont-ils guéris grâce aux pouvoirs prêtés à l'esprit du marabout ou vivent-ils « l'enfer, » comme l'affirme un ancien patient?

Les chiffres avancés par la presse locale sur le nombre de pensionnaires, un millier, n'ont pu être vérifiés. Un journaliste de l'AFP qui a demandé à entrer dans le bâtiment s'en est vu refuser l'accès.

Des militants se montrent cependant catégoriques sur l'atmosphère qui y règne, à des années-lumière de la joyeuse animation de la place Jamâa el-Fna à Marrakech, pourtant distante ce cinquante kilomètres à peine.

Les malades enchaînés, voire affamés et battus, au point d'en faire un « Guantanamo marocain, » avance Mohammed Oubouli, de l'Association marocaine des droits humains (AMDH, indépendant).

« Nous ne sommes pas contre les croyances des gens. (...) Ce qui nous ennuie, ce sont les souffrances endurées par ceux qui ont été amenés, » affirme ce responsable d'Al-Attaouia, la ville voisine.

Dans un rare témoignage, Mohammed, un ancien drogué originaire de Tanger (nord), affirme y avoir « vécu l'enfer pendant une année » et perdu l'usage d'un œil.

Emmené en 2006 par sa famille, cet homme affirme à l'AFP avoir subi des « mauvais traitements » -violences physiques, vol d'argent, avant qu'un frère ne vienne l'en extirper.

En décembre, l'Alliance marocaine pour la citoyenneté et les droits de l'Homme a attiré l'attention d'une délégation onusienne sur Bouya Omar, poussant le ministre de la Santé, El Houssine Louardi, à assurer vouloir fermer le centre... dans la mesure des possibilités.

« Je vais faire tout mon possible (...). Malheureusement, la décision n'est pas du ressort du ministère de la Santé, » a-t-il précisé.

Djinn

La difficulté à fermer Bouya Omar renvoie au profond ancrage de certaines croyances dans la société marocaine, comme celle des génies (« djinn »), bons ou mauvais, cités dans le Coran, quand bien même le texte sacré recommande de ne s'en remettre qu'à Dieu.

86% de la population marocaine croiraient aux esprits, selon une étude réalisée l'an dernier par le « Pew Research center, » un groupe d'experts américain.

Sur la dernière décennie, ces croyances populaires ont été encouragées notamment pour contrer l'idéologie radicale, d'après des sociologues.

À ce titre, le soufisme, version mystique apparue au VIII^e siècle et fortement imprégnée de rites et incantations, a connu un renouveau sous le règne de Mohammed VI comme moyen de promotion d' « un islam modéré et tolérant, » expliquent-ils.

« Le ministère de la Santé ne peut fermer Bouya Omar, car il sert un objectif politique, en plus d'exister pour des raisons sociales et culturelles, » estime l'universitaire Zakaria Rhani.

Bouya Omar est « un sujet très complexe, très sensible, » reconnaît une source au sein du ministère des Affaires islamiques, qui renvoie à celui de la Santé la responsabilité du bâtiment.

« Comment peut-on gérer quelqu'un qui est violent? Il est emprisonné, parfois un peu pour le protéger, pour stopper sa force, qui est un peu une force aveugle, pour faire sortir l'esprit, » assure cette source sous couvert d'anonymat.

« On laisse les gens là-bas parce qu'on ne peut s'en occuper. C'est quelque chose d'ancien, qu'il faut maintenant modifier, » poursuit-elle.

Bouya Omar illustre également les carences en matière de prise en charge des maladies mentales, négligées depuis des décennies, jugent en effet des experts.

Il n'existe que 400 psychiatres dans tout le royaume, soit « moins que la seule ville de Genève, » en Suisse, explique le chef de service de l'hôpital psychiatrique Arrazi de Salé, ville jumelle de Rabat, Jalal Toufik.

Ce médecin déplore la perception « extrêmement négative » qui perdure au Maroc vis-à-vis des maladies mentales. « Le niveau de conscience est si faible que beaucoup interprètent les symptômes d'une dépression ou d'anxiété comme le signe d'une malédiction, » regrette-t-il.

« Ils comptent sur les marabouts et ne viennent nous voir que longtemps après, quand ils sont en très mauvais état. »

Un projet pilote pour aider les détenus souffrant de troubles mentaux **La Presse Canadienne, Ottawa – 1^{er} mai 2014**

À la suite du décès en prison de la jeune Ashley Smith, en 2007, le gouvernement fédéral met en place un projet pilote visant à aider les détenues aux prises avec de graves problèmes de santé mentale.

Mme Smith était une adolescente troublée dont le long séjour dans le milieu carcéral a pris fin de façon dramatique lorsqu'elle s'est pendue dans une cellule sous le regard d'agents correctionnels. Ashley Smith avait des antécédents d'automutilation. Avant sa mort, les agents avaient reçu l'ordre de ne pas intervenir tant qu'elle respirait encore.

Une enquête du coroner s'est terminée par la présentation de plus de 100 recommandations visant à améliorer le sort des détenus ayant des troubles mentaux.

Le nouveau projet pilote touchera les détenues souffrant de graves problèmes de santé mentale. Il fera appel au Centre de santé mentale de Brockville, en Ontario, qui fait partie des Services de santé Royal Ottawa. Le centre offrira de nouvelles places pour traiter les délinquantes atteintes de troubles graves de santé mentale.

L'Institut Philippe-Pinel de Montréal et l'Hôpital East Coast Forensic à Dartmouth, en Nouvelle-Écosse, font aussi partie du projet.

Le ministère de la Sécurité publique révèle qu'au moment de leur admission, 13 % des délinquants et 29 % des délinquantes sous responsabilité fédérale ont déclaré avoir des besoins en santé mentale. Le ministre Steven Blaney croit que le projet accroîtra la capacité du système de répondre aux besoins des délinquants dont les troubles de santé mentale sont les plus complexes.

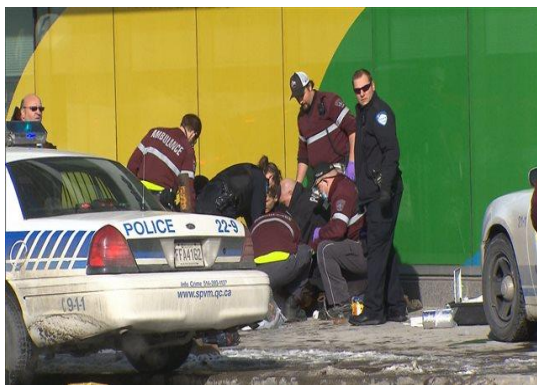
« L'établissement d'un partenariat avec les Services de santé Royal Ottawa est l'occasion pour nous de redoubler d'efforts pour mieux gérer les délinquants qui ont les besoins les plus élevés, dans le cadre de partenariats avec les provinces dans le domaine des soins de santé, » a-t-il déclaré par communiqué.

Le président et directeur général du groupe le Royal, George Weber, croit qu'offrir des soins de santé mentale appropriés peut avoir des conséquences positives. « Nous savons qu'un nombre important de délinquants, en particulier ceux de sexe féminin, souffrent d'une maladie mentale, quelle qu'en soit la forme. Les délinquants qui reçoivent des soins sont non seulement en meilleure santé, mais sont aussi moins prompts, à récidiver, » a-t-il expliqué.

Soins psychiatriques aux sans-abri : du renfort pour le CHUM La Presse, Ariane Lacoursière – 14 avril 2014

À compter d'aujourd'hui, tous les nouveaux patients sans-abri ayant besoins d'être hospitalisés en psychiatrie seront pris en charge exclusivement par quatre hôpitaux de Montréal. Un changement important, mais toujours insuffisant, selon le Dr Paul Lespérance, chef du service de psychiatrie du Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CHUM), établissement qui accueille 65% de la clientèle itinérante de la métropole.

Après trois mois de réflexion, l'Agence de la santé et des services sociaux de Montréal implante aujourd'hui une nouvelle mesure pour régler une fois pour toutes le problème de la prise en charge de la clientèle itinérante dans la métropole.



En cas d'urgence, policiers et ambulanciers continueront à diriger les patients sans-abri vers l'hôpital le plus près de leur « territoire naturel, » comme ils le font depuis janvier. Mais dorénavant, les nouveaux patients ayant besoin d'être hospitalisés seront réorientés uniquement vers le Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CHUM), le Centre universitaire de santé McGill (CUSM), l'hôpital général juif ou l'hôpital Maisonneuve-Rosemont, qui assumeront à tour de rôle des « gardes » d'une semaine.

Même si aucun montant nouveau ne sera injecté, la directrice adjointe des services sociaux à l'Agence de la santé et des services sociaux de Montréal, Liette Bernier, croit que les quatre hôpitaux parviendront à gérer l'ensemble de cette clientèle. « Ils seront en lien avec leurs Centres de santé et de services sociaux qui offrent des programmes efficaces de soins de première ligne pour la clientèle sans domicile fixe. On croit que ça va beaucoup améliorer la situation, » dit-elle.

Un avis qui n'est pas partagé par le Dr Lespérance. Ce dernier mentionne que de 20% à 25% des visites aux urgences en psychiatrie du CHUM finissent par une hospitalisation, contre 3 ou 4% pour les autres patients. Le poids de l'hospitalisation des patients en psychiatrie est donc énorme. « Environ 40% des lits actifs en psychiatrie au CHUM y passent, » note le Dr Lespérance. Selon lui, Montréal aurait besoin de 25 à 30 lits d'hospitalisation de plus en psychiatrie. Mais aucun investissement supplémentaire n'est lié à la nouvelle mesure de l'Agence.

Un problème persistant

Depuis plusieurs années, la prise en charge de la clientèle itinérante cause bien des maux de tête aux hôpitaux montréalais. Le phénomène des « portes tournantes, » faisant en sorte que les patients ne sont pas pris en charge et reviennent constamment à l'hôpital, a été souvent décrié.



Au cours des derniers mois, différentes tragédies, notamment la mort du sans-abri Alain Magloire sous les balles des policiers, ont aussi poussé le réseau à revoir ses façons de faire.

En janvier, l'Agence de la santé et des services sociaux de Montréal a fait un premier geste en décidant de mettre fin à la « garde alternée » pour les patients itinérants. Depuis, les policiers et ambulanciers transportent ces patients vers l'hôpital le plus près, et non pas vers l'établissement « de garde. »

« Ça nous a permis de voir où se trouve le gros de cette clientèle, » explique Mme Bernier.

Celle-ci reconnaît qu'au cours des derniers mois, le CHUM a été submergé par la demande. Mais dès aujourd'hui, elle croit que l'établissement pourra souffler. « En redirigeant les nouvelles hospitalisations vers trois autres hôpitaux, on pense pouvoir alléger considérablement leur fardeau, » dit-elle.

Le Dr Lespérance est heureux que d'autres hôpitaux de Montréal viennent prêter main-forte au CHUM. Car selon lui, la situation actuelle était « intenable. » « Mais pour les 48 premières heures de séjour, on va continuer à avoir un flot de patients beaucoup plus important qu'auparavant, » dit le Dr Lespérance, qui déplore que Montréal « n'ait toujours pas de plan pour une offre adaptée aux itinérants. » « : A moins d'investissement massif ou d'un changement de donne dans l'attribution de ressources existantes, une offre de soins adaptée à ces patients ne verra jamais le jour, » dit-il.

Nouvelle mission

L'Institut universitaire en santé mentale de Montréal (ancien hôpital Louis-H.-Lafontaine) et l'Institut universitaire en santé mentale Douglas ne s'occuperont plus des hospitalisations de nouveaux patients itinérants. La clientèle déjà suivie dans ces établissements continuera à l'être. « Mais nous sommes en train de revoir la mission de nos deux instituts, » note Mme Bernier.

De l'hôpital psychiatrique à la galerie d'art Le Soleil, Pierre Pelchat – 4 mai 2014



Jennifer Ottaway est affligée d'une maladie mentale. Cela ne l'empêche pas d'être une artiste peintre, de produire des œuvres qui seront exposées, comme le font une cinquantaine d'autres peintes, à la galerie Vincent et moi, dans l'ex-centre hospitalier psychiatrique Robert-Giffard de Québec.

« De m'exprimer par l'art m'a fait beaucoup de bien. En venant à l'atelier de la galerie, je vois du monde, je rencontre d'autres artistes. Ça brise la solitude, » a-t-elle dit, lors de notre visite de la galerie située dans l'immense centre hospitalier qu'on appelle aujourd'hui l'Institut universitaire de santé mentale de Québec.

Les artistes peintres se sentent particulièrement motivés par la présentation de leurs œuvres lors de l'exposition annuelle en septembre. « Ça nous donne une autre raison pour créer. Des fois, des tableaux peuvent être pris par des collections, » a souligné Mme Ottaway.

Richard Jolivet était aussi à l'atelier lors de notre visite. Il peignait à l'acrylique un tableau abstrait. Depuis le début de l'année, il se rend à l'atelier deux fois par semaine. Il peint aussi chez lui et fait également du multimédia. Pour lui, l'art est une façon de vivre.

« Ce n'est pas de l'art thérapie comme on peut en avoir ailleurs. Les gens qui viennent ici sont suivis pour une maladie mentale, mais ce sont des artistes. Plusieurs ont une formation en arts visuels. Certains ont exposé à Montréal, Vancouver et Paris, » a souligné le directeur artistique de la galerie, François Bertrand. Depuis l'ouverture de la galerie il y a une douzaine d'années, 125 expositions y ont été présentées.

Effets bénéfiques

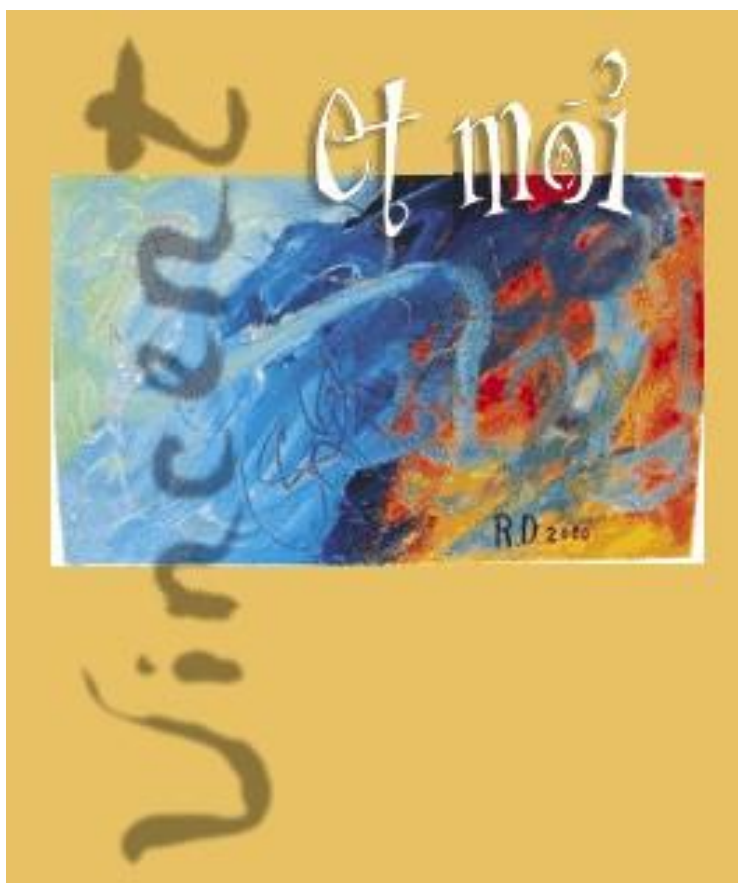
Même si le rôle premier de la galerie n'est pas thérapeutique, M. Bertrand n'en reconnaît pas moins les effets sur le bien-être des artistes. « Quand c'est rendu que le psychiatre ne demande pas à l'artiste comment ça va mais où elle expose, c'est qu'il y a eu du changement, » a-t-il dit.

La présence de la galerie permet de tisser des liens, d'entreprendre des projets qu'un artiste atteint d'une maladie mentale n'aurait pas été capable de faire seul. « On a fait des sorties culturelles à Baie-Saint-Paul, à Montréal. L'année dernière, 12 personnes sont allées à New York pour visiter les musées. L'an prochain, on veut aller une semaine à Paris. C'est ça aussi du rétablissement, » a soutenu le directeur artistique.

M. Bertrand ne se voit pas pour autant comme un intervenant thérapeutique bien qu'il ait travaillé pendant 20 ans au centre Robert-Giffard et qu'il ait une formation de psychologue. « Je ne parle pas aux artistes de leurs souffrances. Je ne vais pas voir leur dossier. Je les considère comme des artistes, » a-t-il dit. Il est toutefois convaincu que la galerie permet de démystifier la santé mentale.

Dans le cadre de l'évènement Manif d'art 7, l'Institut universitaire en santé mentale présente une exposition sur ses terrains d'œuvres imposantes appelées Protestations picturales. Le lancement de l'exposition aura lieu dimanche après-midi. Elle se poursuivra jusqu'au 1^{er} juin sur le chemin de la Canardière.

Le nom de la galerie rappelle le prénom du célèbre peintre Vincent van Gogh qui souffrait d'une maladie mentale.



Quand l'amour ne suffit pas La Presse, Patrick Lagacé – 3 mars 2014

Le père qui est devant moi a accepté de me raconter son histoire, enfin l'histoire du plus vieux de ses quatre enfants, Christophe. Enfance et adolescence normales. Il l'a aimé, comme chacun de ses enfants. L'a encouragé tout le temps, lui a frotté les oreilles quand il le fallait. Pour Christophe, tout allait bien.

Jusqu'au Cégep. Il y a quatre ans.

Martin est assis devant moi, dans la cafétéria de *La Presse*. Un père de famille aisé, à l'aube de la cinquantaine.

En deuxième année du cégep, Christophe a organisé une fête à la maison. Martin et sa femme Julie y étaient. Ce soir-là, c'était évident comme le nez au milieu du visage : Christophe était *high*. Il avait consommé de la drogue. « Il était, dit Martin, anormalement de bonne humeur. »



Qu'avait pris Christophe, ce soir-là?

Pot, speed. Peut-être autre chose.

L'essentiel, c'est que dans les jours qui ont suivi, le comportement de Christophe a changé radicalement.

Problèmes de sommeil. Nuits blanches. Bonne humeur excessive. Propension, dans les conversations, à passer du coq à l'âne.

Puis, un après-midi, deux semaines après ce party fatidique, appel du cégep. Christophe avait volontairement déclenché les systèmes d'alarme de l'édifice.

Martin a rappliqué, en panique. « Christophe n'était pas « là, » il n'était pas lui-même. »

Christophe s'est retrouvé dans un hôpital psychiatrique, où on lui a diagnostiqué un syndrome bipolaire. La psychose, elle, s'était fort probablement déclenchée sous l'effet de la consommation de drogues.

« Il a passé trois semaines à l'hôpital. Il est sorti juste avant ses 18 ans. »

Martin a dû ramener Christophe au même hôpital deux semaines plus tard. Nouvelle psychose. Probablement déclenchée par la marijuana.

Martin m'a écrit le 5 février. Ce jour-là. *La Presse* avait fait le portrait du destin tragique d'Alain Magloire, ce Montréalais abattu deux jours plus tôt par la police, rue Berri, alors qu'il était fort probablement en psychose.

Magloire était un homme aux talents exceptionnels, talents qui en faisaient une sorte de soleil de chaque univers qu'il fréquentait. Puis, un jour, dans un *rave*, une pilule d'ecstasy l'a fait basculer. La schizophrénie qu'il portait sans doute en lui a été déclenchée par la dope.

Et Magloire a glissé vers la marginalité, vers la rue.

Quand Martin m'a écrit le 5 février, il entendait l'écho de l'histoire de son fils Christophe en lisant celle d'Alain Magloire.

J'ai voulu le rencontrer pour qu'il m'explique la réalité quotidienne d'une famille qui essaie d'aider un fils en proie à des épisodes psychotiques.

Parce que quand j'ai écrit et commenté la mort d'Alain Magloire, quelques personnes m'ont demandé, parfois méchamment, parfois pas, où diable était sa famille?

La psychose, un état où la personne n'a plus conscience de ce qu'elle fait, est la manifestation extrême de certaines maladies mentales. Après sa troisième psychose, Christophe a passé un mois à l'hôpital.

« Comme parent, dit Martin, tu te dis : « Qu'est-ce qu'on fait? On a décidé de l'encadrer. »

Un encadrement rigoureux, qui a duré une bonne partie de 2013. Julie gérait l'argent de Christophe. Elle payait les dettes accumulées de Christophe pendant ses errances psychotiques.

Chaque semaine, Christophe avait droit à 50\$ comptant. Par de carte de guichet, par de carte de crédit. Et cet encadrement portait ses fruits.

« Christophe prenait ses médicaments, dit Martin. On le voyait, ça lui faisait prendre du poids. Il travaillait. Il avait une blonde. Je suis sûr qu'il ne consommait pas de drogue. Il reprenait sa vie en main. »

Il faut que je dise ici que Christophe a un don, celui de pouvoir vendre des choses. Malgré ses séjours à l'hôpital, il n'avait jamais de difficulté à trouver de très bons jobs dans la vente.

Août est arrivé. Julie et Martin ont estimé que leur fils allait assez bien pour qu'il puisse ravoir ses cartes de guichet et de crédit.

- Et, dit Martin, il est retombé.

- Retombé?

- Dans la consommation. Dès qu'il a eu accès à son argent, il a recommencé à prendre du *pot*. Il a cessé de prendre ses médicaments.

Les médicaments, la dope, la psychose : c'est comme une valse à trois partenaires qui ne peuvent pas danser ensemble.

Ça va bien, tu cesses de prendre tes médicaments...

T'angoisses, tu prends un joint...

Ça te fait disjoncter : la psychose guette...

C'est ainsi que récemment, un ami de Christophe a appelé Martin, inquiet : Christophe est parti en auto, à -20, pieds nus... 911... La police... L'hôpital, encore. Ordre du juge, cette fois.

Ça fait bien 45 minutes que Martin me raconte la vie de Christophe. Je remarque qu'il n'a pas touché à son café.

« Avoir quelqu'un dans ta maison, qui a des psychoses, qui ne prend pas ses médicaments... C'est ingérable. »

Ingérable.

Martin a souvent répété ce mot, dans les deux heures au cours desquelles je l'ai écouté.



D'abord, il y a le reste de la maisonnée. Les frères et la sœur de Christophe, qui sont envoyés sur la banquette arrière : Christophe monopolise papa et maman.

Ensuite, il y a le reste. Les colères. Les comportements erratiques. Les allers retours à l'hôpital, « où c'est comme dans le film *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, dixit Martin...

Et les trous immenses que la dérive d'un enfant peut percer dans l'âme de ses parents.

Quand Martin m'a écrit, le 5 février. Christophe était interné pour sa quatrième psychose. Ce soir-là, Martin s'appêtait à aller le visiter pour la première fois en dix jours.

« Je devrais lui dire qu'il ne peut pas revenir à la maison, m'avait-il écrit. C'est insupportable pour nous tous. »

C'est cette phrase-là qui m'avait touché. C'est cette phrase-là qui m'avait fait deviner que quand un proche, un fils, une sœur qu'importe, bascule dans une forme particulièrement aiguë de maladie mentale, l'entourage s'épuise.

C'est cette phrase-là qui m'a fait penser à tous ceux qui, avec un peu de reproche dans la prose, m'avaient demandé où diable était la famille d'Alain Magloire quand il avait un pied dans la rue avant d'être tué par les flics.

Martin a enfin touché à son café.

Martin n'est plus capable. Julie n'est plus capable, les enfants ne sont plus capables de ces montagnes russes dans lesquelles Christophe les entraîne. Il a donc dû aviser Christophe qu'il n'était plus le bienvenu à la maison. Qu'il devait se trouver une chambre où vivre. Qu'il ne pouvait plus demander d'argent à Martin et à Julie.

« Si on continue à faire comme avant, on est cuits. On ne l'aide pas si on continue à l'aider comme on le faisait. »

Plus tard, quand je relis mes notes, je tombe sur une phrase de Martin, une phrase terrible qui résume bien le dilemme de ces proches qui doivent choisir entre couler avec un malade ou le laisser couler, seul, au cas où il y aurait un fond à ce putain de baril.

C'est une phrase qui montre contrairement à ce qu'on peut penser, l'amour parental a des limites. Martin n'a pas mis un X sur Christophe, mais il sait que ce ne sera jamais facile pour lui. Une petite mort.

« Il faut que je fasse le deuil d'un enfant vivant. »

Oui le baril a (parfois) un fond Point de vue du psy

Vous avez été des dizaines à m'écrire hier, après ma chronique sur Christophe. Des dizaines à me dire à quel point c'est souffrant d'avoir un père, une sœur, un cousin, une amie, un fils en proie à des épisodes psychotiques. Quand tu écris à un journaliste à 5h du matin un courriel touffu écrit avec ton sang, c'est que t'as souffert en ta...

Dans le lot, beaucoup d'histoires qui finissent bien. Enfin, disons plutôt « bien, » entre deux guillemets en néon; « bien, » c'est quand le malade finit par se prendre en main, ce qui veut plus souvent dire prendre ses médicaments. C'est la clé pour fonctionner, minimalement, en société.

Dans le lot, aussi, quelques histoires qui ne finissent pas bien. Le malade qui échoue dans la rue ou comme Alain Magloire avant sa mort : un pied dans la rue, un pied dans la précarité d'une chambre payée à la semaine.

Quelques morts, aussi. Des suicides. Des surdoses, ce qui est à peu près la même chose qu'un suicide.

Le point commun à toutes ces histoires : tous ceux qui m'ont écrit ont vécu ce que Martin, le père de Christophe, a vécu. C'est-à-dire la déchirure d'avoir à dire, à un moment donnée, « non. »

Non, tu ne peux plus revenir à la maison.

Non, on ne va plus te donner d'argent ou payer tes dettes.

Pour chaque père, pour chaque mère, pour chaque femme, pour chaque frère qui a dû faire cela, dire non, une sorte de deuil, comme celui qu'évoquait Martin quand il parlait de faire le deuil d'un enfant vivant.

Louise, qui a cessé de donner de l'argent à sa fille : « Cette souffrance qui est la nôtre est constante et on finit par apprendre à vivre. Il faut la laisser atteindre le fond du baril. Mais je le trouve très loin, ce fond du baril. »

Ils se sentent coupables, ils meurent un peu, en faisant cela. C'est contre nature, de couper les liens avec quelqu'un qu'on aime, qu'on a vu grandir, pour qui on a eu de grandes espérances.

En cessant d'aider comme on l'aidait, totalement, inconditionnellement, croit Didier Jutras-Aswad, psychiatre et chercheur à l'unité de psychiatrie des toxicomanies du Centre hospitalier de l'Université de Montréal, on rend peut-être un service à la personne malade.

« C'est une des premières interventions qu'on fait auprès de la famille d'un malade qui a des problèmes de drogue. On leur dit d'être là, mais en plaçant des limites. Sinon, les familles s'épuisent et le lien finit par se briser. Les parents doivent pouvoir dire non. »

En entrevue avec le Dr Jutras-Aswad, j'ai évoqué le cas de Martin, père de Christophe, qui venait justement de mettre des barrières entre son fils et la famille, par réflexe d'autoprotection. Le psychiatre a vu dans le cas de Christophe « un cas relativement classique. »

Facteur encourageant, selon lui : « La famille est encore présente. » Ce qui n'est pas banal, vu la nature des maladies provoquant des psychoses : « C'est une des maladies les plus incapacitantes, toutes maladies confondues.

Dans la chronique, Martin m'expliquait pourquoi il avait dit à Christophe qu'il ne pouvait plus habiter dans la maison qui l'avait vu grandir, pourquoi ni lui ni sa femme n'allaient lui donner de l'argent, dorénavant. Le Dr Jutras-Aswad approuve, sans réserve.

« Il faut cesser les comportements qui nourrissent des comportements malsains pour le patient. Et faire en sorte, malgré cela, que le lien persiste, mais autour des choses positives. Encourager à aller en thérapie; à aller aux études; à aller travailler. »

Avant de parler à Didier Jutras-Aswad, j'étais certain que les psychoses étaient comme une sorte de trou noir de la psychiatrie, une zone où il est impossible d'intervenir auprès des patients. Il appert que je suis dans le champ...

« Ça se traite. Et ça se traite assez bien. Il y a beaucoup de phases de rechute, mais il y a des traitements offerts. Assez souvent, le problème est la possibilité d'avoir ces traitements au moment où le patient les demande. »

Bref, la science est là. c'est le système qui ne l'est pas toujours.

« Ce que l'on sait, c'est que le Québec n'est pas un modèle de prise en charge des patients qui ont cette comorbidité : problème de santé mentale et consommation de drogue. Les patients tombent souvent dans les craques du système. »

Deux types de craques, explique le psychiatre : cliniques (équipes peu expérimentées ou équipées, dans les hôpitaux, pour aider un psychotique) et administratives (pensez que le même patient relève à la fois, ultimement, de deux ministères : celui des services sociaux et celui de la santé. Bonjour Kafka),

« Le système, note Didier Jutras-Aswad, est drôlement imparfait. »

Le fond du proverbial baril. Voici ce que Martin m'avait dit là-dessus : « Christophe me dit qu'il a touché le fond du baril. Mais je ne

sais pas, moi, s'il a un fond, ce baril-là. »

Il y en a un, si j'ai bien compris le psychiatre Jutras-Aswad. J'allais raccrocher, il a tenu à me dire une dernière chose.

« Il faut savoir mettre ses limites... Mais il ne faut pas perdre espoir. J'ai vu des toxicomanes psychotiques débloquer à la dixième, à quinzième démarche. Les gens peuvent s'en sortir, il ne faut pas lâcher. »

* Certains détails ont été modifiés, comme les noms des protagonistes, pour protéger leur anonymat.



Le centre-masse

Le Soleil, Mylène Moisant – 23 avril 2014

(Québec) Fait vécu. Des policiers sont appelés chez Joe Bine, qui ne s'est pas présenté à son rendez-vous à l'hôpital. Joe Bine refuse d'y aller, il s'enferme dans sa chambre avec un sabre, menace de tuer tout le monde. Il tente de se sauver en sautant du balcon, atterrit sur le trottoir. Il est tout nu.

Joe Bine ne va pas bien.

Les six policiers finissent par immobiliser notre Joe Bine, l'embarquent dans la voiture, l'emmènent à l'hôpital. Ils lui enfilent l'« argentino, » une version pyjama de la camisole de force. On lui dit qu'on fait tout ça pour son bien.

En théorie.

Joe Bine est atteint d'une maladie mentale, un juge lui a imposé une ordonnance de traitement. Lorsqu'il ne se présente pas à l'hôpital, les policiers sont aussitôt appelés pour aller le chercher. Il y a plein de Joe Bine dans la ville, de plus en plus. Chaque fois, c'est une histoire qui peut mal finir.

« C'est comme utiliser un 12 pour attraper une mouche. » Ne pas la tuer, surtout. L'image est de Benoît Côté, directeur de PECH, un organisme dédié aux gens atteints de maladie mentale. « Les hôpitaux jouent le live, ils appellent la police. C'est clair qu'ils ne veulent pas prendre de risques. »

Les policiers non plus ne veulent pas prendre de risques. Les gens de PECH sont appelés pratiquement à chaque intervention, à toute heure du jour ou de la nuit. Il y a toujours une personne de garde, qui peut se déplacer au besoin. « Ça diminue les risques de gaffes. » La formule est unique au Québec.

Depuis deux ou trois ans, les interventions pour des problèmes de santé mentale se multiplient, les appels chez PECH aussi. Il y en a eu environ 700 l'an passé, le téléphone ne déroutait pas. « On connaît depuis janvier une augmentation de 30%. » Mais, évidemment, les ressources sont les mêmes.

On a appris de la mort de Claudio Castagnetta, en 2007. Vous vous souvenez, c'est ce gars qu'on a arrêté pour désordre public sur la rue Saint-Joseph, qu'on a trimbalé entre la prison et le palais de justice, alors qu'on aurait dû l'emmener à l'hôpital. C'est ce gars qui aurait pu ne pas mourir comme ça.

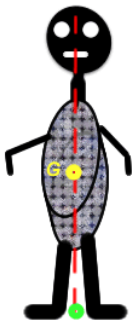
Les policiers n'aiment pas ces interventions-là. J'en ai rencontré un récemment, qui m'a expliqué comment ça se passe sur le terrain. Il n'aime pas ça quand il lit dans les journaux que les policiers ne réfléchissent pas avant d'agir, qu'ils sont trop vite sur la gâchette. Il m'a raconté des histoires, des anecdotes, qui auraient pu ne pas être cocasses si elles avaient fini dans un bain de sang.

Il m'a expliqué la marche à suivre quand la personne en face a une arme blanche dans les mains, que ce soit un couteau ou un marteau. « Ça peut blesser gravement, on n'a pas le choix de réagir. » Et ce n'est pas simple. Pour le poivre de Cayenne, il faut être assez proche, même chose pour le Taser, qui a aussi ses limites. « Si la personne a des vêtements épais, ça ne marche pas.

Le Taser l'hiver, on oublie ça.

Et un fusil avec des balles de caoutchouc? Dangereux pour le policier si la personne en face ne les sent pas.

Des fois, la seule option qui reste, c'est le gun. C'est ce qui s'est passé dans le cas d'Alain Magloire, abattu le 3 février à Montréal. Il brandissait un marteau, était complètement à côté de ses pompes. Le policier m'a expliqué qu'il est inutile de tirer dans les genoux, impossible de viser la main.



On tire où alors? « Dans le centre-masse. »

Dans un monde idéal, une personne atteinte de maladie mentale ne devrait pas devenir un « centre-masse » à abattre. Dans un monde idéal, une personne atteinte de maladie mentale ne devrait pas se droguer.

Là-dessus, comme sur bien des choses, le policier et Benoit Côté s'entendent. « Le vrai problème, c'est la drogue. » De la drogue cheap, chimique, qui bousilleraient le plus sain des cerveaux. Il y en a partout, de plus en plus cheap, des plus en plus chimique. Il y a aussi les pharmacies, qui alimentent à leur insu des dépenses aux médicaments d'ordonnance, Vicodin, OxyContin et compagnie.

Si c'était juste des cas de psychiatrie, ça ne serait pas si pire, mais quand il y a de la drogue, ça devient très imprévisible. On est intervenu une fois pour une ordonnance de traitement, le gars était dopé, on était quatre agents à se relayer pour se battre avec, pour arriver à le maîtriser. »

Benoit Côté pense que les ordonnances de traitement devraient être appliquées par des intervenants en santé mentale, qui ne débarquent pas « avec leur fusil à la ceinture, avec le son de leur radio dans le piton. » Des intervenants qui ont plus le tour de parler avec Joe Bine. « C'est notre *job*, ça. »

Et, pendant ce temps-là, les policiers pourraient faire leur job à eux, traquer les vendeurs de drogue.

Ça ne peut pas marcher, c'est trop simple.

Les pots de margarine **La Presse, Mylène Moisan – 25 mai 2014**

Il y a 35 ans, à la garderie du CHUL, il y avait de grandes tablettes aux murs et, sur les tablettes de gros pots de margarine. Dans les pots de margarine, il y avait des jouets. Aujourd'hui, il n'y a plus de pots de margarine. Les pots de margarine sont interdits. Pareil pour les boîtes d'œufs et les pots de beurre d'arachide.

« Tout ce qui a été en contact avec la nourriture est interdit, » résume Marcelle St-Onge, qui a vu arriver les règlements l'un après l'autre, depuis les 35 ans qu'elle travaille là. Je l'ai rencontrée, début mai, avec quatre collègues, toutes embauchées la même année : 1979.

Dans ce temps-là, on donnait des beurrées de beurre de pinottes aux enfants. Il y a deux ans, j'ai dû changer le gilet de mon garçon parce qu'il y avait des traces d'arachide dessus.

« Le premier enfant allergique aux arachides, c'était au milieu des années 90, » se rappelle Claudette Laliberté.

Avant ça, un cas isolé d'intolérance au gluten. Elles ne les comptent plus maintenant. Dans chaque local, il y a la photo des enfants qui ont des allergies : lactose, noix, tutti quanti. « En plus du phénomène des pompes, » ajoute Lucille Leblanc. Les éducatrices constatent, n'ont pas d'explication, évidemment.

« L'exception est devenue la règle. C'est la société dans laquelle on vit maintenant, » résume Suzanne Dumas.

Il y a 35 ans, quand elles ont commencé, tout était à faire. « Le concept de garderie, ça n'existait pas vraiment, on était en mode improvisation, » raconte Claudette Laliberté.

C'est le grand-père d'un enfant qui était venu installer les fameuses tablettes, bénévolement. « Il trouvait des miroirs dans les marchés aux puces, venait les installer. Ça amusait beaucoup les enfants. » Tout le monde apportait des pots de margarine.

Au début, il y avait trois « gardiennes » pour un groupe de 24 enfants. « Les enfants jouaient avec rien, ils avaient du plaisir. Il y avait un carré de sable avec rien dedans. Les seules choses qu'on avait pour faire du bricolage, c'étaient des ciseaux et des crayons de cire. Quand on voulait jouer aux blocs, on prenait le pot de blocs sur la tablette. »

Aujourd'hui, les tablettes sont électroniques. « Maintenant, les enfants nous parlent de tablettes, d'Ipad. Même à 18 mois, ils savent déjà comment ça marche. »

Les locaux sont aujourd'hui remplis de matériel éducatif, pensé, étudié, planifié. Rien n'est laissé au hasard. De gardiennes, les cinq femmes sont devenues éducatrices. « On a un plus grande qualité de vie. On a beaucoup d'outils pour travailler, c'est très agréable, » observe Héléne Doré.

Ça compense pour les normes. Ça fait tellement longtemps qu'elles travaillent là qu'elles éduquent aujourd'hui les enfants des enfants qu'elles ont gardés jadis. Les cinq dames s'ennuient des balançoires dans la cour.

« Avec les règlements, ça prendrait trop de place, c'est dommage parce que, quand un enfant était insécuré, on le mettait dans la balançoire et ça le sécurisait, » regrette Claudette. « On s'est fait enlever un module de jeu, qui avait été conçu par un professeur de l'Université Laval. Il n'était pas conforme, il a fallu le faire disparaître. Maintenant, on a un module conforme. Quand on est dans la cour, on surveille chacun nos coins. Tout est pensé, prévu. »

Il y a un protocole pour tout. « Avant, raconte Marcelle en riant, on partait avec les enfants dans nos autos, on en faisait rentrer le plus qu'on pouvait et on allait se baigner chez moi ou chez des parents. »

Suzanne se rappelle les fois où ils ont « mis neuf bébés dans la Volsk de Louise pour aller à la barboteuse. » « Ça serait impensable aujourd'hui! » L'idée ne leur effleurait même pas l'esprit.

Même chose pour emmener un enfant malade au CHUL, à trois jets de pierre du CPE. Il faut appeler le 9-1-1, faire venir l'ambulance. C'est pareil partout. Avant, les sièges d'auto n'avaient pas de date d'expiration. Avant, les marchettes étaient légales. Jusqu'à ce que des enfants fassent des vols planés dans l'escalier. Le problème, ce ne sont pas les marchettes.

Leur travail a changé du tout au tout depuis 35 ans, mais l'essentiel reste intact. « Ce qui est l'fun de retenir, c'est que le plaisir est toujours là, » insiste Lucille. Ça paraît.

Je suis restée une bonne heure à jaser avec les dames, à les écouter parler de « leurs » enfants; elles en ont eu quelques centaines chacune.

Et les marmots, ils ont changé? Oui et non. Ils s'expriment mieux, n'hésitent pas à dire leur façon de penser.

Marcelle les trouve toujours « l'fun, » mais remarque qu'ils sont moins touchés par les conséquences. »

Hélène, elle, constate que, « fondamentalement, les enfants cherchent encore, et ça, ça ne change pas, à faire plaisir à l'adulte. »

Au fond, l'enfant n'est pas un roi.

Il joue simplement le rôle qu'on lui donne.



Solution des grilles de la page - 11 -

Jeu 1

1	5	2	6	4	3
3	6	4	2	5	1
2	1	5	4	3	6
4	3	6	1	2	5
5	4	1	3	6	2
6	2	3	5	1	4

Jeu 2

5	1	3	6	2	4
2	4	6	1	3	5
3	6	4	5	1	2
1	5	2	4	6	3
4	2	1	3	5	6
6	3	5	2	4	1

Ces jeux
sont tirés

du site
suivant :

Jeu 3

1	6	3	5	4	2
2	4	5	1	6	3
6	3	1	4	2	5
4	5	2	3	1	6
5	1	6	2	3	4
3	2	4	6	5	1

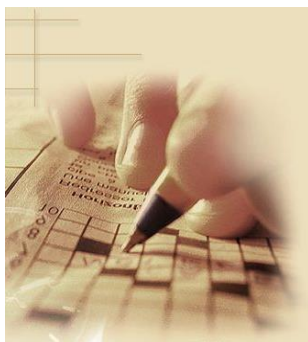
Jeu 4

4	6	2	3	5	1
3	1	5	2	6	4
1	3	4	6	2	5
5	2	6	1	4	3
6	5	3	4	1	2
2	4	1	5	3	6

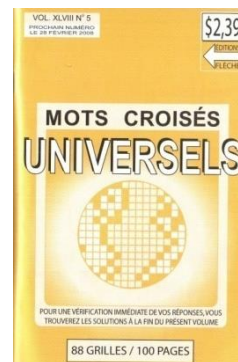
<http://www.e-sudoku.fr/sudoku-enfants.php>

Solution du **Mots croisés** de la page 12

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	H	E	R	B	A	G	E	M	E	N	T	
2	O	T	A	R	I	E		A	R	I	E	N
3	R	O	T	I		O	P	T	E		N	O
4	R	I		S	E	M	E	E		E	T	C
5	I	L	L	E	G	A	L		O	R	E	E
6	P	E	U		E	N	E	I	D	E		U
7	I		G	R	E	C		N	E		T	R
8	L	I	E	E		I	O	N		N	O	S
9	E	S		L	U	E	S		N	O	M	
10	S	O	L	E	N		E	U	S	E	B	E
11		L	E	V	I	T	E	S		L	E	S
12	F	E	T	E		U	S	E	R		E	T



Cette grille de
mots croisés est
tirée du livre
suivant





Avec la **SRAADD**, mes droits, j'y vois!

1060 rue Saint-François-Xavier bureau 340, Trois-Rivières(QC) G9A 1R8

Numéro: (819) 693-2212 Sans frais: 1 (800) 563-2212

Télécopie: (819) 693-5550

Site Internet : www.sraadd.com

Courrier électronique : sraadd@cgocable.ca